



Yonatan Berg  
Quitter Psagot

*récit*

traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz

*l'antilope*





Quitter Psagot

La traduction de cet ouvrage a bénéficié du soutien  
du Centre national du livre.

Design de couverture, conception graphique  
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier  
Image de couverture : D. R. / Cédric Ramadier  
Édition : Anne-Sophie Dreyfus

Titre original : פסגות: סיפור עזיבה

*[www.editionsdelantilope.fr](http://www.editionsdelantilope.fr)*

Édition originale publiée par Afik Publishing House (Israël) en 2017  
Copyright © Yonatan Berg, 2017

© Éditions de l'Antilope, Paris, 2021, pour la traduction française.

Yonatan Berg

# Quitter Psagot

*récit*

traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz

*l'antilope*

## AVANT-PROPOS

Yonatan Berg avait quatre ans quand, en 1985, ses parents quittent Jérusalem et s'installent à Psagot.

Son père était arrivé d'Union soviétique en 1979. Dans sa famille, la pratique religieuse avait quasiment disparu jusqu'à ce qu'il y revienne de manière clandestine dans les années 1960.

Sa mère est née dans une famille originaire d'Allemagne qui avait fui le nazisme et était arrivée en Palestine en 1933. Elle a été élevée dans une pratique religieuse stricte sans être extrême, se rattachant idéologiquement au parti national religieux, sioniste et longtemps resté de centre droit, mais qui, dans les années 1980 et 1990, a de plus en plus suivi les idéaux de colonisation de la Cisjordanie et de la bande de Gaza.

Lors de la guerre des Six Jours, en juin 1967, Israël occupa la Cisjordanie jusqu'alors sous autorité jordanienne. Sa colonisation débuta dès après la guerre. La dénomination de la Cisjordanie est variable : Judée-Samarie dans le vocabulaire administratif israélien, territoires occupés selon la terminologie internationale, territoires libérés selon la terminologie de certains colons.

Psagot fut créé lors d'une seconde vague de colonisation. En 1976, 3 000 dunams (300 hectares) situés

à quelques centaines de mètres du village palestinien d'El-Bireh et de la ville de Ramallah furent confisqués par l'administration militaire afin d'y installer une base. La population palestinienne propriétaire des terres reçut l'interdiction d'y construire.

En 1981, l'administration militaire israélienne autorisa l'installation du centre administratif de la région. C'est ainsi qu'est né Psagot. Quelques familles s'y installent alors. Des habitants palestiniens ont effectué un recours devant la cour suprême israélienne, ce qui ralentit le développement de la colonie mais ne provoqua pas son démantèlement.

Au départ, comme dans toutes les colonies juives de Cisjordanie, les arrivants habitaient des logements de fortune. Ce n'est qu'en 1986 que furent construits les premiers logements en dur, qui se distinguent dans le paysage par leurs toits inclinés de tuiles rouges, alors que les constructions palestiniennes ont des toits-terrasses plats. Aujourd'hui, Psagot est constitué en *yishouv kehilati dati* (commune villageoise religieuse) et compte environ 300 familles. Pour s'y installer, il faut passer devant une commission composée de représentants de la commune. Cela permet de maintenir une unité idéologique et de pratique religieuse.

Les éditeurs



*À mon frère – avec qui j'ai partagé  
la même vue mais pas le même point de vue*



## LE VIRAGE DE LA MOSQUÉE ET LE VIRAGE DE LA STATION D'ÉPURATION

Un virage raconte le chemin à parcourir pour se rendre à Psagot ou pour en partir. Il raconte aussi l'histoire de l'implantation où j'ai vécu toute mon enfance. Nous passions la grille, direction Ramallah. Petit terrain vague – herbe sèche et ordures – qui se transformait en maisons éparses, ensuite la route serpentait un peu, passait entre de bas immeubles et c'est là qu'arrivait le virage. À droite, la mosquée, dont l'entrée était masquée par les stands de fruits installés juste devant. Parfois, nous apercevions quelques fidèles qui se rendaient à la prière. Notre véhicule ralentissait avant de tourner dans la rue principale, dont l'effervescence dissipait aussitôt le souvenir de la matinée passée dans le petit village d'où nous venions. Cette rue était dominée par un chahut incessant et des ponts métalliques blancs. C'était une ville, une ville avec un cœur battant, une agitation urbaine trépidante, des commerçants et des voitures, des affiches publicitaires et de la musique,

des vendeurs de pain ambulants et des boutiques : mes yeux d'enfant voyaient tout et voulaient tout.

Je me souviens particulièrement d'un de ces trajets matinaux. Mes parents m'avaient inscrit à l'école primaire religieuse Horev, ce qui m'éloignait de la majorité de mes camarades, mais me rapprochait de ce qu'ils pensaient être un système éducatif plus performant. Comme nos voisins envoyaient eux aussi leurs trois enfants dans cet établissement, ils nous emmenaient avec eux en voiture mon petit frère et moi. Ce matin-là, juste après avoir tourné devant la mosquée, alors que nous passions sous un des ponts blancs, un groupe de gamins aux visages masqués nous lancèrent des pierres puis disparurent aussitôt dans le dédale de ruelles environnantes. Avraham Fried, un chanteur ultraorthodoxe que nous aimions beaucoup, lançait dans la voiture : « Une fois que j'entrai et brûlai de l'encens », lorsque sa voix délicate, un peu larmoyante, fut interrompue par un heurt sur la tôle. Un claquement de portière suivit aussitôt : notre voisin, qui avait lâché son volant, bondit déjà sur le trottoir et, revolver au poing, s'élança sur les traces de nos agresseurs qui, plus jeunes que lui et connaissant mieux la ville, s'étaient déjà volatilisés. Au bout de quelques minutes, il nous revint bredouille, tout essoufflé et arme encore au poing.

Le coin de la mosquée était un endroit intrigant, envahi par des marchands ambulants et des enfants de notre âge. Ce jour-là, la rue principale bondée s'était soudain transformée en théâtre de course-poursuite, d'armes tirées et de jets de pierre sur le pare-brise. Tel était le caractère double que revêtait la traversée de Ramallah dans ma plus tendre enfance. Ce virage était un lieu de rencontre, de transformation, d'aspiration juvénile à décrypter ce qui ne me ressemblait pas. Je nous revois, petits garçons, enfermés dans cet habitacle où résonnait un chant hassidique incapable de calmer notre angoisse et le bouleversement que suscita en nous la vue de ce père de famille en train de courir, un revolver à la main, derrière une bande de gamins masqués. Retenant notre souffle pendant quelques minutes, nous nous sommes recroquevillés et la terreur qui nous a pétrifiés s'est inscrite dans les zones les plus profondes de nos êtres.

Ces quelques centaines de mètres que nous parcourions tous les matins nous tiraient de l'harmonie de notre village, du paysage, de la nature, du calme des collines dénudées, et nous projetaient dans la grande ville arabe. Avant d'arriver au fameux virage, nous traversions de petites rues qui entretenaient encore l'illusion d'une quelconque proximité. Je pense que nous

étions curieux et que nous aurions aimé, hauts comme trois pommes, nous approcher de ces vendeurs ambulants stationnés devant la mosquée. Ce qui ne s'est jamais produit.

Quant à l'autre virage, celui de la station d'épuration, c'est l'histoire du chemin parcouru depuis les accords de paix signés à Oslo entre Israéliens et Palestiniens de 1993 à 1995 : ce chemin traverse le royaume des routes de contournement. Construites dans le but de séparer la population juive de la population arabe, ces routes ont été tracées de telle sorte qu'elles contournent tous les points de peuplement palestiniens.

Pour sortir de l'implantation, il faut passer devant une petite guérite blanche. Le garde (un ancien militaire reconverti) qui vient soulever la barrière est toujours fatigué et écrasé par l'ennui. Se déploie alors devant nous un versant d'une sérénité bucolique. Des oliviers, prétendument sans propriétaire, des ronces épineuses un peu partout, une pente jalonnée de terrassements en pierre. En prenant à gauche, on rejoint l'axe qui a été ouvert ces dernières années afin de relier Psagot à sa voisine, la plus emblématique des colonies : Beith-El. Mais on tombe d'abord sur la décharge publique, notre malédiction. Dès que le vent souffle dans la

mauvaise direction, la combustion des ordures empeste jusque dans l'implantation et je me souviens que la puanteur entraînait dans la maison, en général le vendredi, juste avant shabbat mais juste après les douches et les préparatifs, souillant de ses émanations nauséabondes la blancheur que nous recherchions. Parfois, le vent prenait la direction d'El-Bireh et de Ramallah : oui, cette décharge scellait un destin commun. Cependant, ceux qui fouillaient dans le tas d'ordures, ceux qui en récupéraient la ferraille et toutes sortes d'objets, c'étaient uniquement les enfants de la ville arabe. Pour nous, cet endroit se trouvait de l'autre côté de la frontière, un lieu dangereux et étrange, une odeur de brûlé, sans plus. De la fumée.

Si on prend à droite, on rejoint les hauteurs calmes et arides qui mènent à Jérusalem. Le trajet est pastoral. Il n'y a que la nature qui défile le long de la route : les coteaux descendent lentement jusqu'au wadi Mikhmarsh qui conduit aux monts de Judée, au désert et à la mer Morte. Chaleur et verdure s'unissent pour offrir un spectacle de totale innocence, de propreté et de vide qui imprègne rapidement l'œil et le voyage, tandis que s'instaure le silence. Pour nous, un bref instant, la menace se dissipait au moment où

apparaissaient les barbelés et les pierres qui clôturaient l'implantation située en surplomb de la route. Psagot, avec ses pavillons aux toits de tuiles, semblait être un village tranquille traversé de petits sentiers. Le royaume de la classe moyenne. Mais alors on arrivait à un lacet suivi, au bout de quelques centaines de mètres, d'un autre lacet, beaucoup plus serré et qui obligeait tous les véhicules à ralentir. Au premier se révélaient les villas du quartier apparemment nanti qui borde El-Bireh. Sur les versants de la colline ont en effet poussé des constructions de plusieurs étages, séparées par des chemins de terre, ce qui fait que, pour la première fois, les citoyens de cette ville ont dominé les lieux, œil nerveux au regard de pierre, lourd de menace. En contrebas de cette route, exactement au niveau du deuxième lacet, se trouve la station d'épuration financée par la communauté européenne. Les eaux usées se déversent dans plusieurs petits bassins en un flux incessant. Certains habitants de Psagot sont persuadés qu'il s'agit là d'une manœuvre intentionnelle : nous obliger à avoir les égouts de Ramallah sous le nez.

Au-dessus de cette station d'épuration se dresse un bâtiment militaire arrondi en béton avec une tour de garde. Cette position ne se trouve là que depuis

quelques années, à cause de coups de feu tirés sur des véhicules qui ralentissaient pour prendre le virage – certaines balles ayant parfois réussi à traverser l’habitacle. Personne n’a été tué, mais le but de ces attaques était atteint : l’endroit s’est chargé de menace, on l’aborde toujours crispé, l’œil aux aguets, le regard apeuré. D’un seul coup, ceux qui roulent là se trouvent projetés dans la réalité de la région tandis que s’effondre l’illusion d’un désert aux collines inhabitées. Côté palestinien, quelques arbres suivent la courbe de la route. La nuit, ils se transforment en un long chuchotement funeste et l’odeur âcre de la peur se répand sur tous ceux qui empruntent cet itinéraire. On a beau parcourir ces quelques mètres des milliers de fois, on capte toujours comme un sifflement mauvais ou un mouvement suspect.



## LA BASE MILITAIRE

Mais retournons à l'intérieur de l'implantation. Juste après la grille, une route mène à une rangée d'habitations appelée le quartier des Préfabriqués. C'est là qu'atterrissent les nouveaux arrivants et c'est là que restent quelques anciens qui n'ont pas réussi, pour des raisons économiques ou autres, à emménager dans les quartiers en dur. Car l'implantation a beau être un bastion résolument idéologique, les classes sociales y sont clairement marquées. La partie droite, la plus exposée, n'a pas été construite, on y avait installé une base militaire avec ses véhicules métalliques garés devant l'entrée, ses blindés, ses jeeps, son planton désœuvré, adossé à un plot en béton à côté de la grille et, derrière lui, des mobil-homes séparés par des chemins de gravier dont les bas-côtés étaient peints en blanc et rouge. L'un d'eux servait de cuisine – de là montaient toujours des éclats de voix et de rires bruyants –, à côté il y avait la cantine et derrière, plusieurs mobil-homes de chambrées, avec des lits en fer superposés. Une placette marquait

le centre du camp, y flottait le drapeau d'Israël et celui de l'unité qui séjournait là et changeait en fonction des roulements.

Pour nous, les enfants du village, cette base était un endroit d'une extrême importance, une ouverture sur d'autres horizons, elle n'appartenait pas à l'implantation mais lui était mitoyenne et représentait non seulement le monde qui nous attendait en grandissant mais celui, lointain, de la société israélienne. Le shabbat après-midi, nous nous approchions en bande pour demander aux soldats les résultats des matchs de foot du week-end, combien-combien, on les harcelait de nos questions. Eux riaient, fatigués et écrasés d'ennui, certainement étonnés, voire embarrassés, devant ces gosses avec grandes kippas et chemises blanches, pantalons noirs, sandales, papillotes et transpiration, qui les poursuivaient pour connaître le score du Beitar-Jérusalem. En fait, nous ne les interrogeons pas seulement sur le foot, mais sur tout ce qui se trouvait de l'autre côté de notre clôture. Les matchs du samedi symbolisaient l'interdit, ce que nous avions raté en étant coupés de l'extérieur durant les longues heures du shabbat.

Aujourd'hui, des années après avoir terminé mon service militaire, je n'ai aucun mal à me représenter comment se passait la relève dans cette base, les soldats

debout en salle de crise, attentifs aux explications de leur commandant : menaces de tirs depuis Ramallah, infiltrations ennemies dans l'implantation, coups de feu sur l'axe routier. Les soldats se traînaient ensuite jusqu'au gravier de la placette, contrôlaient leur arme puis commençaient à patrouiller sur la route qui encerclait Psagot, celle qui permettait aux véhicules de sécurité d'en faire le tour en longeant le mur de protection.

Cette enceinte a évolué avec le village. Son histoire est l'histoire du village, l'histoire de la colonie. Au début, il n'y avait rien. La terre aride n'était pas morcelée, les ronces, les cyprès, les oliviers et la poussière pouvaient s'étendre à l'envi entre la ville, le wadi et nos maisons. Seule une architecture différente marquait la séparation entre des voisins qui se regardaient en chiens de faïence. On peut d'ailleurs dater l'âge du fer des relations entre ces deux entités avec l'apparition des rouleaux de barbelés qui se déployèrent sur le versant de la colline, s'em mêlèrent et créèrent un gros ventre métallique hérissé de piquants. Cette clôture-là était basse, plutôt discrète, et laissait voir, de l'autre côté, la terre à nue. Et puis un jour, les barbelés ont été rehaussés, accrochés à des barres, et placés au-dessus d'un grillage à hauteur d'homme. Ce fut la première séparation de cette taille.

Surplombant le mur de sécurité, les postes de garde de l'armée – des cubes de béton – cernent le village et sont tournés vers l'extérieur. Les sentinelles s'y adossent et, de là, peuvent observer la ville en amont : une ambulance qui roule sur un chemin de terre, des enfants qui traînent dans le wadi à la recherche de quelque trésor parmi l'herbe clairsemée, des silhouettes qui sortent d'une maison et avancent vers la rue principale où des voitures foncent en direction de barrages qui les arrêteront à l'entrée de Jérusalem.

Dès le début, il s'est trouvé quelqu'un de chez nous pour veiller aux bonnes relations avec les soldats de la compagnie installée là, acheter toutes sortes de douceurs, de boissons et aller les distribuer dans la base. En hiver, quelqu'un d'autre, n'écoutant que son cœur et ne pouvant rester chez lui tandis que le froid frappait le béton brut, apportait du thé et des petits gâteaux aux plantons.

Mais l'apothéose en matière de relations avec le contingent, c'étaient les repas de shabbat. Le vendredi soir, au sortir de la synagogue, l'agitation atteignait son paroxysme : les enfants suppliaient leurs parents de convier un militaire à dîner et obtenaient souvent gain de cause. Ne restait plus alors qu'à s'adresser à notre fameux homme de liaison, qui se chargeait de répartir

les soldats chez les uns et chez les autres. Ainsi, je me souviens de repas de shabbat où de jeunes hommes en uniforme se présentaient chez nous d'un pas hésitant, s'arrêtaient sur le seuil, commençaient par manger lentement, puis accéléraient le rythme. Les débats politiques arrivaient plus vite quand il y avait de tels invités à la maison et je ne compte plus les fois où, autour de la table, s'orchestrèrent une offensive en règle tendant à prouver la justesse de notre cause, la nécessité de notre présence à cet endroit. On invoquait aussi la protection mutuelle : l'armée protégeait les colons et les colons protégeaient tout le peuple d'Israël. Quant à nous, les enfants, nous tentions de nouer des liens avec l'invité et insistions pour le raccompagner après le dessert. Un soldat de la base était un cadeau inestimable : il permettait un contact avec des gens venus d'ailleurs, une première rencontre avec ce qui se trouvait au-delà de l'implantation et de Jérusalem. Nous savions qu'il y avait un monde au dehors, des rumeurs nous parvenaient, des couleurs vives. Lorsqu'ils nous quittaient à la fin du repas et se dirigeaient vers la clôture, ces jeunes conscrits méditaient sûrement sur notre cuisine ou sur la jeune fille de la famille qui, assise en face d'eux avec de longs vêtements blancs, détournait les yeux chaque fois qu'ils la regardaient.

Finalement, la clôture a été reliée à l'électricité et est passée à un autre stade, celui de l'âge mûr. On peut, à présent, savoir qui la touche. Des renards, des gazelles ou des chiens déclenchent une alarme qui oblige les patrouilles à sortir et à ressortir sans cesse pour voir ce qui se passe. Parfois même, c'est le vent qui réveille les capteurs.

Les alertes sont envoyées au centre de contrôle situé au cœur de notre implantation, car Psagot a le privilège de posséder d'importants bâtiments publics : celui du conseil régional et celui du centre culturel qui abrite aussi la bibliothèque. Et dans cette bibliothèque, outre les livres, il y a le fameux centre de contrôle où quelques filles et un réserviste restent assis devant des écrans, entourés de téléphones et connectés à tous les réseaux de communication. Ils sont sans cesse interpellés par cette clôture électrique qui n'arrête pas de parler, dit des choses et exige d'être écoutée.

Ce centre a toujours été pour nous un endroit mystérieux et attirant – des filles aux allures étranges, enveloppées d'une odeur inconnue de liberté. On y entrait et on en ressortait aussi sec, captivés autant qu'effrayés par ces silhouettes si différentes qui peuplaient ensuite nos fantasmes nocturnes.

La clôture électrique hérissée de piquants entoure toujours Psagot. Plus elle a grandi, plus a grandi la peur ; plus elle s'est complexifiée, plus se sont complexifiées les images de danger fournies (et poussées à l'extrême) par l'imagination ; plus elle a été consolidée, plus a été consolidée la fracture entre nous et la population vivant de l'autre côté. Oui, vus de chez nous, nos voisins sont devenus de plus en plus étrangers, de plus en plus menaçants. Car la barrière que nous avons construite ne peut ni annuler, ni même repousser le danger. Elle n'arrive qu'à solliciter davantage l'imagination, laquelle doit faire plus d'efforts et aller plus loin encore dans les représentations inquiétantes qu'elle fournit. La place forte qui a accompagné mon enfance et mon adolescence est aujourd'hui abandonnée. La base a été déplacée, et le commandement dépêche spécialement des soldats pour monter la garde dans l'implantation.